

CRÉON, à *Antigone*.

Pour toi, réponds brièvement, en peu de mots ; connaissais-tu la défense que j'ai fait proclamer ?

ANTIGONE.

Je la connaissais ; pouvais-je l'ignorer ? Elle était assez publique.

CRÉON.

Et pourtant tu as osé enfreindre cette loi ?

ANTIGONE.

Oui, car ce n'est ni Zeus qui les a révélées, ni la Justice qui habite avec les divinités infernales ; ils ne sont pas les auteurs de ces lois qui règnent sur les hommes ; et je ne pensais pas que les décrets d'un mortel comme toi eussent assez de force pour prévaloir sur les lois non écrites, œuvre immuable des dieux. Celles-ci ne sont ni d'aujourd'hui ni d'hier ; toujours vivantes, nul ne sait leur origine. Devais-je, en les oubliant, par crainte des menaces d'un homme, encourir la vengeance des dieux ? Je savais qu'il me faudrait mourir ; eh ! ne le devais-je pas, même sans ton décret ? Si j'avance l'instant de ma mort, j'y trouve un précieux avantage. Pour quiconque a vécu comme moi dans le malheur, comment ne serait-elle pas un bienfait ? Pour moi donc, ce trépas n'a rien de douloureux ; mais si j'avais laissé sans sépulture le fils de ma mère, c'est alors que je serais malheureuse ; quant à mon sort présent, il ne m'attriste en rien. Pour toi, si ma conduite te paraît insensée, peut-être est-ce un fou qui m'accuse de démence.

LE CHŒUR.

L'esprit inflexible du père se reconnaît dans le caractère inflexible de la fille ; elle ne sait point céder à l'infortune.

CRÉON.

Mais, sache-le bien, ces esprits inflexibles s'abattent le plus souvent ; et l'on voit souvent le fer le plus dur, endurci encore à l'action du feu, s'user et se briser. Un léger mors réprime la fougue des plus fiers coursiers. Les sentiments d'orgueil ne conviennent pas à celui qui est esclave des autres. Elle savait qu'elle m'outrageait en violant les lois proclamées ; mais, après avoir commis le crime, elle ajoute pour second outrage d'en tirer vanité et de s'en applaudir. Certes, je ne serais plus homme, si cette victoire sur mes ordres demeurerait impunie. Mais qu'elle soit fille de ma sœur ou qu'elle soit encore plus proche de moi que par tous les liens du sang, elle et sa sœur n'échapperont point à la mort la plus honteuse ; car j'accuse l'autre autant que celle-ci d'être l'auteur de cette sépulture. Appelez-la ; tout à l'heure je l'ai vue errer dans le palais, égarée, hors d'elle-même, en proie à une démence furieuse, et l'agitation de l'âme trahit d'ordinaire ceux qui machinent dans l'ombre des projets criminels. Mais je déteste le coupable qui essaie de parer sous de belles paroles un crime manifeste.

ANTIGONE.

Je suis ta prisonnière, veux-tu de moi plus que ma mort ?

CRÉON.

Rien de plus ; cela me suffit.

ANTIGONE.

Que tardes-tu donc ? rien dans tes discours ne me plaît et ne me plaira jamais, je l'espère, et les miens te sont également désagréables. Cependant quelle gloire plus belle pouvais-je acquérir, que de donner la sépulture à mon frère ? Chacun ici applaudirait à mes paroles, si la crainte ne leur fermait pas la bouche. Mais entre autres heureux privilèges, la tyrannie a encore celui de pouvoir faire et dire ce qui lui plaît.

CRÉON.

De tous les Thébains ici présents, tu es la seule à penser ainsi.

ANTIGONE.

Ils pensent comme moi, mais devant toi ils tiennent leur langue !

CRÉON.

Et toi, ne rougis-tu pas de penser autrement qu'eux ?

ANTIGONE.

Il n'y a rien de honteux à honorer ceux qui sont nés du même sein que nous.

CRÉON.

N'était-il pas du même sang que toi, celui qui mourut dans le camp opposé ?

ANTIGONE.

Oui, du même sang, puisqu'il est né du même père et de la même mère.

CRÉON.

Pourquoi donc rendre à Polynice un honneur impie pour son frère, son ennemi ?

ANTIGONE.

Celui qui est dans la tombe me rendra un autre témoignage.

CRÉON.

Non vraiment, si tu lui rends des hommages égaux à l'impie.

ANTIGONE.

Mais celui-ci est mort, non pas son esclave, mais son frère.

CRÉON.

Mais l'un ravageait sa patrie, l'autre combattait pour elle.

ANTIGONE.

Hadès impose des lois égales pour tous.

CRÉON.

Mais l'homme de bien et le méchant ne doivent pas obtenir un égal traitement.

ANTIGONE.

Qui sait si aux enfers on approuve de telles maximes ?

CRÉON.

Certes, jamais un ennemi, même après sa mort, ne deviendra un ami.

ANTIGONE.

Je suis née pour partager l'amour, pas pour partager la haine.

CRÉON.

Eh bien ! si tu veux aimer, va donc les aimer chez les morts ; de mon vivant, jamais femme ne fera la loi.